



Résumé : *Cette article a pour objet l'histoire du roi Harishcandra, ancêtre du prince Râma, telle qu'on la trouve dans la version bengalie du Râmâyana composée par le poète Krittivâsa au XV^e siècle. Cette histoire ne se trouve pas dans le modèle sanscrit attribué au poète Vâlmîki et elle constitue un ajout périphérique à la geste de Râma. En raison de son caractère édifiant et de ses potentialités sur le plan esthétique, l'histoire de Harishcandra connut un grand succès en Asie du Sud. Elle fut adaptée aux cours des siècles dans les diverses langues et genres littéraires de la région. Après avoir resitué le récit dans le contexte plus large de la tradition littéraire indienne et fourni quelques remarques sur les spécificités de sa version bengalie, je propose une traduction annotée de l'histoire de Harishcandra.*

Mots-clés : *Harishcandra, Ramayana, Krittivasa, bengali*

Abstract : *This article discusses the story of the king Harishcandra, ancestor of the prince Râma as it is told in the Bengali version of the Ramayana composed by the poet Krittivasa in the XVth century. This story is not found in the Sanskrit version attributed to the poet Valmiki and is considered an accretion to main Rama story. Harishchandra's story met with great success in South Asia thanks to its edifying character and its potential on the esthetic level. It has been adapted through the centuries into various languages and literary genres of the region. Having put this narrative back in the larger context of the literary Indian tradition and providing some comments on the specificities of the Bengali version. I propose in this article an annotated translation of the story of Harishcandra.*

Key words : *Harishchandra, Ramayana Krittivasa, Bengali*

Le *Râmâyana* bengali de Krittivâsa

L'histoire de la geste du prince Râma a fait l'objet de ce que la tradition indienne désigne par l'appellation *âdikâvya* (« premier poème »). Ce premier poème, le *Râmâyana*, est attribué au poète mythique Vâlmîki et il fut composé en sanscrit

vers le début de notre ère². Il connut une fortune extraordinaire en Asie du Sud et du Sud-est et fut adapté dans toutes les langues littéraires de ces régions durant les périodes ancienne et médiévale. Le *Râmâyana* fut aussi, avec le *Mahâbhârata*, autre grand poème épique de l'Inde ancienne³, la principale et la plus honorable des sources d'inspiration pour les auteurs dramatiques. Enfin le *Râmâyana* constituait un modèle pour les poèmes historiques composés en sanscrit et dans les langues vernaculaires. Il est important de relever qu'en dehors de sa large diffusion géographique, la geste de Râma était prisée dans toutes les couches de la société, se déclinant ainsi selon les langues, les registres et les genres littéraires en usage dans ces divers milieux.

La version bengalie qui nous intéresse dans cet article est attribuée à un poète nommé Krittivâsa qui aurait vécu au XV^e siècle⁴. Selon le contenu de rares prologues décrivant les circonstances de la composition du poème, il aurait composé son *Râmâyana* sur la demande du souverain du Bengale qui régnait alors. Selon les interprétations qui sont faites de ce prologue, il s'agirait soit du sultan de Gaur Rukn al-Din Barbak Shah (1459-74), soit de Râjâ Ganesha (1415), un ministre hindou qui parvint brièvement à s'emparer du pouvoir au cours de la première moitié du XV^e siècle. Mais les indices sont trop faibles pour permettre de localiser avec certitude Krittivâsa dans l'histoire du Bengale.

On compte environ 2000 manuscrits, le plus souvent partiels, du *Râmâyana* bengali de Krittivâsa. Le texte de ces manuscrits varie énormément et cette abondance de variantes a découragé les quelques savants qui se sont attelés à la conception d'une édition critique. Ceci vient renforcer l'idée que, si un auteur appelé Krittivâsa a jamais existé, l'œuvre de celui-ci s'est au fil du temps, des copies successives et des interprétations, tellement modifiée qu'il est aujourd'hui impensable de reconstituer le texte tel qu'il était à l'origine. Krittivâsa est devenu l'avatar bengali de Vâlmîki et c'est sous l'autorité de son nom que sont venus se ranger une multitude de récits populaires au Bengale dont le lien avec la geste râmâite est parfois fort ténue.

Très naturellement c'est dans les premier et dernier livres (*Âdikânda* et *Uttarakânda*) que l'on trouve le plus grand nombre d'ajouts. Il est en effet plus aisé d'ajouter au début et à la fin du récit que d'insérer un épisode ou une nouvelle histoire à l'intérieur de celui-ci sans porter atteinte au fil de la narration. Les insertions sont parfois l'occasion de revenir sur certains faits et d'en expliquer la cause première. Autrement, elles concernent souvent les membres de la lignée d'un des personnages. L'histoire dont nous présentons ici la traduction est tirée du premier livre du *Râmâyana* de Krittivâsa intitulé *Âdikânda* (« Livre premier ») et s'inscrit dans le récit narratif la vie des souverains de la Sûryavamsha ou « dynastie solaire » dont est issu le prince Râma. Les hauts faits de certains de ces souverains se trouvent aussi dans le *Râmâyana* sanscrit, mais ils sont narrés lors de digressions au sein de la geste du prince. Dans le *Râmâyana* bengali, ils ont été regroupés au début et constituent un récit linéaire où se succèdent dans l'ordre les histoires de tous les dynastes. Ces histoires présentent divers modèles de souveraineté et l'on assiste aux déboires des rois confrontés aux multiples crises qui viennent frapper leurs règnes. On peut déceler un rythme dans la succession des règnes, avec ses apogées et ses moments de déclin. Les crises successives sont autant de

prises en péril du *dharma* (« ordre socio-cosmique »). C'est ce *dharma* que le dieu Vishnu se doit de rétablir lors de sa descente (*avatâra*) sur Terre sous la forme du prince Râma. La succession des rois de la Sûryavamsha a donc pour objectif final la naissance de Râma et son intervention salutaire pour tous les hommes.

L'histoire du roi Harishcandra qui va être contée est sans doute la plus représentative du caractère général du récit dynastique qui précède la geste de Râma. Elle aborde les problématiques de l'ordre social, du salut par les actes et de la remise confiante du destin individuel entre les mains des divinités, ceci en exaltant le sentiment esthétique (*rasa*) dominant du Râmâyana tant sanscrit que bengali. Mais avant de s'engager dans les mésaventures du roi Harishcandra, il est nécessaire de situer ce récit dans le contexte plus large des traditions sanscrites et bengalies et de fournir quelques remarques utiles à la compréhension du texte.

L'histoire de *Harishcandra* dans les littératures sanscrites et bengalies médiévales

La plus ancienne version du *Harishcandropâkhyâna* (« Histoire de Harishcandra ») remonte aux *Brâhmana*⁵ dans lesquels est prescrite la récitation de l'histoire à l'occasion de la cérémonie du couronnement (*râjâbhisheka*)⁶. Dans les *Brâhmana*, la légende n'est pas la même que chez Krittivâsa ; voici un bref aperçu de ce récit :

Le roi Harishcandra ne parvenant pas à avoir de fils demanda au dieu Varuna de lui en donner un. Le dieu accepta, mais en retour le roi devait lui sacrifier l'enfant qu'il obtiendrait. Quand le moment fut venu de rembourser sa dette, Harishcandra trouva diverses raisons pour retarder l'échéance. Finalement le dieu perdit patience et le souverain fut frappé d'hydropisie. L'enfant, appelé Rohitâshva, ou Rohita, qui avait été envoyé dans la forêt par son père, tomba un jour sur un brahmane pauvre qui avait trois fils auquel il acheta le deuxième qui se nommait Shunahshepa. Rohita retourna au palais avec l'enfant et proposa que celui-ci soit sacrifié à sa place. On prépara tout pour le sacrifice et, après quelques ennuis protocolaires liés à l'aspect inhabituel de la conduite d'un sacrifice humain, au moment de tuer l'enfant, celui-ci fut sauvé en entonnant des hymnes (*rica*) enseignés par la déesse Ūshâ qu'il avait invoquée. Shunahshepa fut finalement adopté par le sage (*muni*) Vishvâmitra.

Dans les *Purâna*, le *Shunahshepopâkhyâna* (« Histoire de Shunahshepa ») diffère sur quelques points des *Brâhmana* ; par exemple l'idée du remplacement de Rohita par un brahmane vient de Vasishtha, le chapelain (*purohita*) de la dynastie solaire, et non de Rohita lui-même. Par ailleurs, l'histoire du sacrifice est suivie par un autre récit : la dépossession de Harishcandra et son exil à Kâshî (Bénarès)⁷. C'est ce deuxième épisode que l'on retrouve chez Krittivâsa. Dans la version des *Brâhmana*, l'histoire reflète l'idéologie ritualiste caractéristique de la littérature védique. Le sacrifice y est central et le salut de la victime innocente est obtenu grâce aux hymnes qu'il prononce. Dans les *Purâna*, ouvrages beaucoup plus tardifs, a été ressenti le besoin de mettre à jour l'enseignement véhiculé par le récit. Le sacrifice n'est plus prépondérant et l'histoire trouve sa raison d'être dans la loi des actes ou *karman* et l'obtention du paradis (*svarga*). Dans le *Devîbhâgavatapurâna* (*DBP.*), l'histoire a pour but d'enseigner que l'on obtient le *svarga* par les mérites qu'occasionnent nos actes et non par notre naissance. L'histoire sort ainsi de son cadre strictement royal et rituel, et les bienfaits de son audition s'étendent à toute personne touchée par le malheur ou cherchant à obtenir le paradis, une épouse ou un royaume⁸.

Les déconvenues du roi Harishcandra ne manquèrent pas d'inspirer les poètes et dramaturges de la littérature sanscrite. Vers les X^e -XI^e siècles de notre ère, Kshemîshvara, un poète de la cour de Mahîpâla de Kanauj, composa une pièce de théâtre intitulée *Candakaushika* (« Le cruel Kaushika ») reprenant le thème de la déchéance de Harishcandra causée par le terrible ascète Kaushika (patronyme du sage Vishvâmitra). L'insertion de ce thème au sein de la tradition dramatique indienne atteste de la grande popularité de cette histoire. L'histoire de Harishcandra n'était pas seulement un récit édifiant sur le plan de la doctrine religieuse, elle était aussi appréciée pour le 'sentiment pathétique' (*karuna-rasa*) qu'elle était susceptible d'éveiller chez les spectateurs et les auditeurs. Dineshcandra Sen, dans son histoire de la langue et de la littérature bengalie⁹, rapporte que l'histoire du roi Harishcandra, connu un grand succès pendant la période médiévale et qu'elle a fait l'objet de nombreuses *Pâncâlî*¹⁰ relatant le conflit entre le *muni* et le souverain. Harishcandra fut aussi le personnage principal d'un épisode du *Dharmamangala* de Yadunâtha (fin XVIII^e). Mais cette version est très éloignée de celle qui nous concerne dans cette étude¹¹.

Le *Harishcandra upâkhyâna* a donc aussi été diffusé au Bengale en dehors du *Râmâyana*. D'ailleurs, Nalinîkânta Bhattashâlî ne l'a pas intégré à son édition critique et considérerait que l'épisode était un ajout postérieur, car il est absent chez Vâlmîki et dans certains manuscrits du texte bengali. Si ajout il y a eu, ce fut à date ancienne, car selon la liste des manuscrits donnée par A.S. Caudhurî¹² on trouve déjà l'histoire de Harishcandra dans un manuscrit datant de 1601/1602, autrement dit le deuxième plus vieux manuscrit qui nous soit parvenu. On le retrouve dans l'édition de Serampore - première édition imprimée datant de 1803 - ainsi que dans les différentes éditions populaires ; il ne fait aucun doute que pour les lecteurs contemporains, le *Harishcandra upâkhyâna* fait désormais partie intégrante du *Râmâyana de Krittivâsa*.

Cet épisode compte 386 vers, ce qui en fait un des plus longs de l'*Âdikânda* ; il constitue donc un élément de premier plan dans la structure du livre I. Cet épisode fournit des informations essentielles sur la fonction du récit dynastique qui précède la geste de Râma dans sa version bengalie. Sur le plan narratif, l'histoire de Harishcandra contient certains motifs caractéristiques du récit râmâite et préfigure les événements qui marqueront la vie de Râma, l'illustre descendant du protagoniste.

Quelques remarques sur l'histoire de Harishcandra

Ainsi que nous l'avons mentionné précédemment, l'histoire de Harishcandra s'intègre dans le récit dynastique de la lignée solaire dont le prince Râma est issu. A l'instar des autres récits, le lieu principal de l'action est Ayodhyâ, la capitale de la dynastie. La cité fournit le cadre du départ et de la fin du récit. Cependant, presque tous les événements rapportés se déroulent en d'autres lieux. Il s'agit de deux espaces 'terrestres', Kâshî et l'ermitage forestier de Vishvâmitra, et de deux espaces 'célestes', la cour du dieu Indra et le paradis de Vishnu. Ce bref récit fournit donc au lecteur les éléments fondamentaux de la cosmologie indienne : la capitale du royaume est le centre du monde. Au centre urbain, synonyme de prospérité et de raffinement des plaisirs, s'oppose le domaine forestier propice à l'accomplissement des macérations pour les ascètes. Vient ensuite Kâshî, la ville

sainte située « aux limites de la Terre » où sont brûlés les morts, le gué sacré au bord du Gange, limite entre le monde des vivants et celui des trépassés. Quant aux domaines célestes, ils se divisent entre celui de la cour d'Indra, « le roi des dieux », dont la cour du souverain d'Ayodhyâ est le reflet sur terre, lieu de tous les plaisirs et de toutes les passions, et le paradis de Vishnu auquel aspire le dévot et dont l'accès ne sera accordé que si celui-ci se défait du poids de ses actes.

La situation initiale est marquée par un bonheur (*sukha*) parfait et présente l'arrivée sur le trône de Harishcandra et son mariage avec Shaivyâ. L'événement qui déclenche la suite de malheurs dont est affligé le protagoniste se produit à la cour d'Indra qui prononce la première malédiction d'une série qui aboutira à la déchéance la plus complète pour le roi Harishcandra. Mais il est important de relever que le facteur décisif de la perte de Harishcandra n'est pas le produit d'une malédiction, mais ce sont les conséquences de son respect sans bornes des usages prescrits à l'encontre des brahmanes et de l'avidité de l'ascète Vishvâmitra. Ceci entraîne un étrange inversement des rôles : l'ascète devient roi et le roi est forcé de s'engager dans la voie du renoncement, allant jusqu'à vendre sa femme, son fils et lui-même. L'échange, heureusement temporaire, des fonctions assumées par le sage et le roi est accentué par les appellations des personnages. Vishvâmitra est appelé 'fils de Gâdhi', ce qui renvoie à ses origines *kshatriya*¹³, et Harishcandra est rebaptisé 'Haridâsa', *dâsa* signifiant esclave. Dans ce contexte de déclin de l'ordre socio-cosmique, les malheurs vont en crescendo et seule l'intervention des dieux vient mettre un terme au calvaire de Harishcandra et de sa famille. L'épreuve touche à sa fin et la paix est restaurée par les dieux qui avaient engendré toutes ces mésaventures. Comme en témoigne la citation suivante tirée du *Dashakumâracarita* (« Histoire des dix princes »), cette mise à l'épreuve du souverain par le destin semble avoir été perçue comme un des traits communs de l'histoire de Harishcandra et de celle de Râma :

« C'est que tout l'éclat de la fortune ressemble à une bulle d'eau, à la lueur de l'éclair qu'un même instant voit naître et mourir. Considère que toutes choses sont soumises à la volonté divine. Et souviens-toi que jadis, Harishcandra, Râmacandra, bien d'autres rois encore, aussi puissants qu'Indra, ont dû subir un destin cruel avant de jouir de longues années de règne¹⁴. »

Un trait surprenant de l'histoire de Harishcandra telle qu'elle est rapportée dans le *Râmâyana* bengali réside dans la fin du récit. Celui-ci s'achève sur une note pessimiste, ce qui n'est pas le cas dans les Purâna qui décrivent la glorieuse montée aux cieux de Harishcandra accompagné des sujets arrivés au dernier âge de leur vie. Deux explications semblent justifier une telle fin. Tout d'abord, le caractère édifiant de l'histoire se voit renforcé par une telle conclusion qui ajoute l'impérieuse nécessité de se préserver de l'orgueil à celle d'agir de manière juste¹⁵. Par ailleurs, le 'sentiment pathétique' (*karuna-rasa*) touche au paroxysme avec l'amertume de Harishcandra qui ne parvient pas à gagner le ciel de Vishnu et dont le char ne cesse de descendre à mesure qu'il vante ses propres mérites. La tradition poétique indienne a considéré que le 'sentiment esthétique' (*rasa*) dominant du *Râmâyana* était le sentiment pathétique. Il devait donc paraître approprié d'exalter ce sentiment afin de rendre plus pertinent l'ajout de ce récit au prologue.

Sur le plan littéraire, le sentiment esthétique n'est pas le seul élément qui rattache l'histoire de Harishcandra à la geste de Râma. Plusieurs motifs se retrouvent dans les deux récits. Par exemple, Harishcandra doit, à l'instar de Râma, renoncer à la royauté, il délivre les jeunes filles dans l'ermitage de Vishvâmitra comme Râma délivre Ahalyâ dans l'ermitage de Gautama (*Râmâyana* 1. 49). Harishcandra et Shaivya sont respectivement issus des lignées solaires et lunaires, à l'instar de Râma et Sîtâ. Ces similitudes sont autant de signes reconnaissables par les auditeurs familiers avec la geste râmaïte et elles renforcent la cohérence de l'ensemble du *Râmâyana* bengali.

Comme le lecteur pourra le constater, le style du *Râmâyana* de Krittivâsa est ramassé et 'l'auteur' ne s'encombre pas de descriptions et autres commentaires révélant la psychologie des personnages. L'élément principal est l'action. Les sentiments ainsi que la psychologie des personnages sont illustrés par leurs actes. Il ne faut pas non plus oublier que de tels poèmes étaient l'objet de remarques sur l'attitude des divers personnages et le sens de leurs actes. L'interprète qui récitait le texte était totalement libre d'ajouter ses commentaires à tout moment. A cela il faut ajouter les conditions d'interprétation qui s'apparentaient à celles de la représentation théâtrale, le raffinement du texte n'étant alors qu'un facteur esthétique parmi d'autres (accompagnement musical, jeu du récitant, etc...). La prédominance de la dimension narrative m'a incité à ne pas conserver la structure versifiée qui n'aurait pas été en mesure de rendre le rythme et la musicalité de l'original.

Laissons maintenant au lecteur le loisir de parcourir l'histoire du roi Harishcandra devenu esclave, miroir d'une humanité avec ses justes grandeurs et ses basses faiblesses, une histoire chérie par les Rajas et les Sultans comme par les paysans et autres bateliers des campagnes du Bengale, tous familiers du désarroi qu'entraîne la perte d'un bien ou d'un être aimé.

L'histoire du roi Harishcandra¹⁶

Le prince Harishcandra monte sur le trône d'Ayodhyâ (vers 1 à 13)

Le fils de roi Hârîta se nommait Haribîja et régna sur la cité d'Ayodhyâ. Le roi Haribîja jouit d'un règne long et prospère et la renommée de son fils Harishcandra était connue de tous. Le roi remit tout le royaume à son fils et s'immergea dans les eaux du Gange. Après la mort de son père, Harishcandra devint roi. Il soignait les sujets du royaume comme ses propres enfants. Harishcandra épousa la fille du roi Somadatta¹⁷ qui avait pour nom Shaivya et était extrêmement bien éduquée¹⁸. Se voir accorder une épouse si belle l'emplit de joie. Il eut un fils appelé Ruhidâsa¹⁹. Le souverain Harishcandra régnait alors dans l'allégresse...

De malédictions en malédictions (vers 14 à 58)

Ecoutez maintenant ceci à propos d'Indra : un jour, alors que le roi des dieux présidait à sa cour, cinq filles dans leur première jeunesse dansaient pour lui. Leur danse, au fil des pas, se fit si frénétique que soudain elles brisèrent le rythme. Le dieu Purandara²⁰ remarqua la chose et, furieux, lança sa malédiction sur les cinq jeunes filles : « Votre cœur déborde de l'orgueil de la jeunesse, vous serez prisonnières dans l'ermitage de Vishvâmitra . » Se jetant à ses pieds les filles se répandirent en pleurs : « Dis-nous, quand ta malédiction prendra-t-elle fin ? » Indra répondit : « Vous resterez prisonnières dans l'ermitage et vous

ne serez délivrées qu'au contact du roi Harishcandra. » Les belles sans cesse cueillaient des fleurs ; en effet, personne ne leur défendait de prendre des fleurs en cassant des branches... Vishvâmitra s'étant rendu à l'ermitage accompagné de ses disciples, vit de ses propres yeux les branches brisées. « Quand ceux qui ont ainsi cassé ces branches viendront, ils seront aussitôt enserrés par des lianes²¹ ! » Voilà donc en quels termes le grand sage les maudit. Les filles vinrent le matin suivant pour cueillir des fleurs. Au moment même où elles tirèrent sur les branches, des lianes aussitôt s'enroulèrent autour de leurs mains. Ce matin-là, Vishvâmitra se rendit à l'ermitage, aperçut les filles et, le cœur plein de rage, leur fit toutes sortes de reproches. Puis il retourna à ses affaires. C'est alors que Harishcandra, ce trésor de gloire, arriva en ces lieux pour chasser. Très déçu de ne pas trouver de gibier et épuisé d'avoir parcouru tant d'endroits, il s'assit abattu au pied d'un arbre. Les jeunes filles appelaient à grands cris Harishcandra. Entendant leurs pleurs, le roi se rendit dans l'ermitage ; à son simple contact toutes les cinq furent libérées. Harishcandra fut très étonné de ce prodige et retourna dans son royaume avec son armée. Le fils de Gâdhi²² arriva le matin suivant et fut profondément contrarié de ne pas voir les jeunes filles : « Qui a libéré celles que j'avais faites prisonnières ? Un désastre a frappé sa misérable vie. » Le fils de Gâdhi médita et parvint à savoir que Harishcandra était celui qui avait libéré les jeunes filles. Le sage, furieux, s'en alla prestement et se rendit auprès du roi.

Le roi juste détrôné par le sage avide de pouvoir (vers 60 à 123)

Le souverain vit le sage, l'accueillit respectueusement en l'invitant à s'asseoir à ses côtés. « Que ce monde est généreux et ma vie fructueuse ! Le fils de Gâdhi est venu en ma demeure » déclara le roi. Ce trésor d'ascèse, tel un brasier ardent, demanda alors : « Pourquoi as-tu libéré ces filles que je gardais prisonnières ? » Le roi répondit : « Ces filles ont fait appel à moi, je ne saurais te mentir seigneur, c'est moi qui les ai libérées. Par mes dons pieux, seigneurs, je satisfais les brahmanes ; pourquoi es-tu ainsi furieux à mon égard sans raison ? » A ces paroles, le fils de Gâdhi rétorqua : « En affirmant que tes dons sont méritoires, tu fais preuve d'orgueil²³. Nous allons voir quel don tu es prêt à faire : Roi, fais-moi donc un petit don ! » « La vie de mon foyer est fructueuse, dit le roi, le seigneur fils de Gâdhi va, comme il se doit, recevoir un don de ma part. Ce que tu veux, je te le donnerai, il n'en sera pas autrement, je t'honorerai par toutes sortes de dons, maître ! » Le sage déclara : « Ô roi ! avant de faire ce don, promets-moi de respecter ta parole ! » Le roi promit alors : « Je n'agirai pas autrement que selon ma promesse, et si je ne respectais ma parole, je n'obtiendrais pas le salut ! » En faisant ce serment, le seigneur ne voyait pas que l'on se jouait de lui, telle une antilope prise dans un piège qu'elle n'aurait pas vu. Le sage s'exclama : « Que tous les Dieux regardent, le roi va honorer sa parole ! Si tu as décidé de me donner quelque chose, alors, ô roi ! fais moi don de la Terre ! » Le roi fit le don en bonne et due forme ; il lui remit en main propre trois *tolâ*²⁴ de terre. Harishcandra fit respectueusement le don de terre (*bhûdâna*), et le fils de Gâdhi le reçut en disant : « Sois béni ! Sois béni ! » Le sage ajouta : « Maintenant que j'ai reçu ce don, apporte-moi de l'or en guise de *dakshinâ*²⁵. » « Ne te mets pas en colère pour la *dakshinâ*, répondit le roi, je te donnerai en rétribution sept *koti* d'or²⁶. » Nul besoin de tarder davantage, dit le muni, remets-moi ces sept *koti* d'or ! » Le roi ordonna au trésorier : « Apporte-moi cet or sur le champ ! » Le fils de Gâdhi le reprit d'un ton sévère : « Mais quel droit as-tu sur le trésor ? Tu m'as fait don de la Terre entière, à qui appartient ce trésor que le trésorier va te donner ? » A ces mots, le roi consterné soupira : « J'ai causé ma propre perte... » Le sage déclara : « Roi, tu t'es noyé dans l'orgueil, quitte cette terre et exile-toi ! » Courtisans et amis, tous le supplièrent en joignant les mains afin qu'il laisse au moins un petit morceau d'étoffe au roi Harishcandra. Vishvâmitra le très avisé ne le lui accorda

même pas la quantité de terre que peut soulever une tête d'épingle. Les courtisans et amis demandèrent au sage : « Ecoute fils de Gâdhi , où Harishcandra pourra-t-il s'établir s'il n'a aucun asile ? » Le grand sage divin (*rishi*), courroucé par ces paroles, annonça : « Aux limites de la terre se trouve Vârânasî, sa femme Shaivyâ, son fils Ruhidâsa et lui-même iront s'installer à Kâshî²⁷. » Après avoir écouté les paroles de Vishvâmitra, le trésor de la dynastie solaire s'apprêta à partir pour Kâshî avec son épouse et son fils. « Roi, dit le sage, écoute mes paroles ! Donne-moi les sept *koti* d'or ! » Le roi répondit : « Seigneur, ne te fâche pas ! Dans sept jours je te donnerai sept *koti* d'or. »

L'exil à Bénarès de Harishcandra et sa famille (vers 124 à 143)

Après que le roi eut cheminé sept jours durant, le sage leur barra le chemin et tint ce discours : « Ecoute mes paroles Harishcandra, trésor d'ascèse²⁸ ! Donne-moi d'abord les sept *koti* d'or ! » Le roi demanda à Shaivyâ comment il pourrait s'acquitter de l'or exigé par le brâhmane ? Shaivyâ répondit : « Maître, je te prie d'accepter ma proposition ; vends-moi sur le marché ! » Le roi s'en fut avec sa femme sur le marché. « Achetez une esclave ! » criait-il à haute voix. Il y avait là un brâhmane, saint homme érudit, qui avait besoin d'une esclave. Le brâhmane s'adressa à lui : « Ô bijoux parmi les hommes ! Combien d'or prendras-tu pour cette esclave ? » Le roi répondit : « Je ne connais ni le mensonge, ni la fraude et le prix de cette esclave est de quatre *koti* d'or. » A ces mots, le brâhmane accepta et acheta Shaivyâ pour quatre *koti* d'or. Le deux-fois-né²⁹ prit le chemin de sa maison avec l'esclave, mais Ruhidâsa pleurait en tenant le vêtement de sa mère. L'enfant se traînait accroché au vêtement. « Lâche ! Lâche ! » lui disait le brâhmane en le menaçant de son bâton. Shaivyâ dit alors : « Maître, je t'en supplie, prends mon fils, gratuitement. » « Où vais-je trouver du riz pour vous deux ? » demanda le brâhmane exaspéré. Shaivyâ répondit : « La nourriture que tu me donneras servira à nourrir l'enfant. » Le brâhmane s'exclama furieux : « Tu n'auras qu'une mesure de riz par jour ! » Après avoir acheté l'esclave, le brâhmane s'en alla chez lui.

Harishcandra contraint de se réduire en esclavage pour rembourser sa dette (vers 144 à 205)

Le roi emporta l'or auprès du sage. Voyant le peu d'or, l'ascète dit : « Réfléchis un peu, ô roi Harishcandra ! je prendrai sept *koti* et non pas sept fois rien ! N'offense pas Vishvâmitra, toi qui es bien avisé. » A ces mots, le roi se sentit désemparé. Il partit pour le marché se tenant la tête dans les mains. Le marché se trouvait près de Vârânasî. Il lia les brins d'herbe et entra dans le marché³⁰. Il demandait à grand cris : « Qui veut acheter un esclave³¹ ? » Il y avait dans cette ville un membre de la caste des Hâris nommé Kâlu³². « J'ai en effet besoin d'un esclave, dit-il, il m'en faut un pour garder les cochons. » A ces paroles le roi répondit : « Ce que tu m'ordonneras, je l'accomplirai. » Kâlu dit alors : « Ecoute, ô joyau parmi les hommes ! Combien d'or prendras-tu pour ta personne ? » « Je ne connais pas la pratique du mensonge, mon prix est de trois *koti* d'or. » A ces mots, Kâlu, sans perdre un instant, donna les trois *koti* d'or et acheta l'esclave. Les sept *koti* d'or furent remis au meilleur des sages. Muni de ce trésor, celui-ci retourna à Ayodhyâ. « Ecoute, ô joyau parmi les hommes ! dit Kâlu, dis-moi quel est ton nom, de qui es-tu le fils ? » Le roi lui répondit en rusant : « Mes parents m'ont donné le nom de Harishcandra. Certains m'appellent Harishcandra, certains Hari et d'autres Hare³³. Kâlu retourna chez lui accompagné de l'esclave et renomma Harishcandra Haridâsa³⁴. « Maître, je t'en prie, dit Haridâsa, ne me donne jamais les restes du repas. » Kâlu dit alors : « Ecoute mes paroles ! Tu garderas les porcs de la ville de Vârânasî. On brûle les cadavres sur les berges de la ville, tu obtiendras cinquante *kâhana*³⁵ pour chacun

d'entre eux. » L'ayant informé de ces responsabilités et de ses tâches, le *hâri* rentra chez lui. Le roi appela les porcs pour les rassembler. Harishcandra, le protecteur de la terre, leur dit : « Ecoutez-moi bien, troupeau de cochons, j'ai fait des dons et autres actes vertueux par cette main droite. Comment pourrais-je nettoyer vos excréments ? Promettez-moi une chose, vous les porcs ! Désormais, vous ferez vos besoins en vous-mêmes. » Tous les porcs respectèrent la parole du roi et déféquèrent en eux-mêmes. Le roi noua ses cheveux en chignon sur le dessus de sa tête³⁶ et se mit à courir sans cesse sur les berges de Vârânasî. Le roi avait perdu tous ses signes royaux et s'habillait comme un batelier³⁷.

La malédiction de Ruhidâsa (vers 206-252)

Shaivyâ était alors toujours dans la demeure du brâhmane. Celui-ci lui donnait un *sera*³⁸ de riz. Ruhidâsa mangeait un *poiyâ*³⁹ trois fois par jour, il ne restait alors qu'un *poiyâ* pour Shaivyâ chez le brâhmane. Le brâhmane lui dit : « Ecoute ce que je vais te dire, Ton fils a mangé ta part. J'enverrai ton fils chercher des fleurs dans la forêt pour les rites que j'accomplirai à partir de demain. Que ton fils aille chercher ces fleurs et j'augmenterai un peu la ration de riz. » « Ce que tu viens d'ordonner, mon fils l'accomplira » répondit Shaivyâ. Tout orné d'or, une serpe d'or à la main⁴⁰, il se rendit d'un pas rapide à l'ermitage de Vishvâmitra. Ruhidâsa cassait des branches et cueillait des fleurs à sa guise, quand un jour le sage vint à passer dans cette forêt. La vue des branches brisées le mit en colère : « Qui est venu commettre ce méfait ? » Vishvâmitra médita et parvint à déceler la cause de tout cela. « Le fils de Harishcandra est venu chercher des fleurs. Sa mère est chez un brâhmane, son père chez un *hâri*, quand il viendra demain, un serpent le mordra au cœur ! » Après que le trésor d'ascèse eut lancé cette malédiction sous l'effet de la colère, pendant la nuit, Shaivyâ vit tout cela en rêve. Le matin, lorsque les rayons du soleil firent leur apparition, le fils de roi s'en alla cueillir des fleurs. Au moment où le prince partit pour l'ermitage forestier, Shaivyâ lui attrapa la main et lui dit : « Ne vas pas cueillir des fleurs dans la forêt ! Je sais qu'un serpent va te mordre inéluctablement ! » Ruhidâsa répondit : « Si je n'y vais pas, alors ce brâhmane grincheux ne te donnera pas de riz. Les bons fils prennent soin de leurs parents, or c'est moi qui survivis en mangeant ta nourriture. » L'enfant ne prit pas en compte les paroles de sa mère et s'en alla cueillir des fleurs. Ruhidâsa entra dans l'ermitage et choisit différentes sortes de fleurs selon ses désirs. Il ramassa toutes sortes de jasmins et des iris⁴¹, des *pârijâta*, des *shephalikâ*, des *campaka* et des *kânâcanas*⁴². Il prit aussi des *ashoka*, des *kinshuka*, des *hibiscus*, des *atasî* et des *kesgara*, des roses, des *âkanda*, des *bakula* et des *tagara*. Quand finalement il avança sa serpe pour cueillir des fruits, un serpent qui était dans une branche vint le mordre au cœur. Le filet du venin recouvrit le corps de l'enfant qui tomba sur le sol, l'écume aux lèvres.

Les funérailles de Ruhidâsa (vers 253 à 320)

Dans le ciel, la matinée touchait à son terme, mais le fils du roi n'était toujours pas de retour à la maison. Remarquant ce retard, le brâhmane dit : « Il n'est pas encore là, quand donc pourrai-je faire mes offrandes aux dieux ? » Shaivyâ dit alors : « Maître, je t'en prie, Laisse moi aller chercher l'enfant ! » Shaivyâ partit à la recherche de son enfant et se rendit dans l'ermitage du sage. Elle chercha partout pour trouver son fils et le vit étendu derrière un arbre. En le voyant Shaivyâ s'effondra à terre, comme un bananier déraciné aux branches brisées. Elle le prit dans ses bras en pleurant. « Où est parti mon fils, dit-elle en gémissant, où est mon petit Ruhita? Où es-tu parti Harishcandra, trésor de gloire ? Viens donc voir, ton fils est mort ! Nârâyana⁴³ nous a donné le fruit de notre conduite (*dharma*), je perdrai la vie en me jetant dans le feu ! » Shaivyâ s'en alla en pleurs, son fils dans les bras. Le brâhmane croyait qu'elle s'était enfuie. L'enfant dans les bras, poussant de

profonds soupirs, en larmes elle s'adressa au brâhmane : « Je te prie d'écouter tout ce que j'ai à te dire, ô brâhmane ! comment sauver mon fils ? Comment resterais-je en vie ? » Le brâhmane prononça alors ces paroles pleines de sagesse : « L'enfant a perdu la vie suite à la morsure d'un serpent, pourquoi pleures-tu le cadavre dans les bras ? La mort entraîne inéluctablement la naissance et la naissance la mort. Emporte ce cadavre dans la cité de Vârânasî et brûle son corps après avoir construit un bûcher. » Shaivyâ emporta le cadavre, pleine de désespoir, et le brâhmane rentra chez lui. Elle s'installait à Vârânasî avec son fils mort, quand Haridâsa arriva, un gourdin à la main. Haridâsa dit : « Je vais brûler le mort, le prix pour chaque cadavre est de cinquante *kârshâpana*⁴⁴. » Puis il ajouta : « Ce que je te dis là est vrai, je te dis la vérité, il n'en est pas autrement... Va brûler le cadavre sur le *ghât* d'un autre, le Créateur m'a réduit à la condition de *hâri*. » « Maître, ces paroles m'emplissent d'effroi, dit Shaivyâ, le Créateur a fait de moi l'esclave d'un brâhmane. S'il te plait, batelier de ce *ghât*, accepte et permets-moi de déchirer la moitié de ce vêtement pour te la donner. » Entendant ces paroles prononcées par Shaivyâ, le roi s'avança, le gourdin à la main. Shaivyâ s'effondra avec son fils, désespérée, en pleurant à grand cris : « Harishcandra ! Seigneur Harishcandra, tu es parti je ne sais où, viens donc voir ton fils mort ! » Shaivyâ était là, pleurant : « Harishcandra ! » Alors le roi se rappela le passé. « Ô reine, ne pleure pas ! dit Harishcandra, reconnex-moi, je suis Harishcandra ! » « Hari ! Hari ! Cela était écrit dans notre destinée, dit Shaivyâ, un pauvre batelier se moque de moi aujourd'hui ! Moi qui jadis étais la reine d'Ayodhyâ ! Maintenant, le batelier du *ghât* s'amuse à mes dépens ! » Haridâsa lui dit : « Ô bien aimée ! Je te le dis, tu as tout oublié, tu ne te souviens de rien. Tu es la princesse Shaivyâ, fille de Somadatta, ô ma chère ! c'est moi qui t'ai épousé. Tu as eu un fils appelé Ruhidâsa, c'est Vishvâmitra, ce trésor d'ascèse, qui a prit mon royaume ! » A ces paroles, la reine se mit à l'observer, elle le reconnut à la marque sur son front. Le roi prit l'enfant dans ses bras et pleura : « Où es-tu parti, mon petit Ruhita ? C'est pour accomplir ce *dharma* que Nârâyana nous a affligés de ce malheur ! Je quitterai aujourd'hui la vie dans les flammes ! »

Les justes récompensés par les dieux (vers 321 à 348)

Il alluma un bûcher de bois de santal, au milieu duquel il mit son fils. Ses deux parents s'installèrent à ses côtés. Au moment où il allait enflammer le bûcher, Dharmarâja⁴⁵ en personne s'adressa à eux. « Pourquoi perdre la vie dans ce brasier ? Je redonnerai la vie à ton fils. » Il caressa le corps de l'enfant de ses mains de lotus, le feu du venin s'en alla et l'enfant ouvrit les yeux et regarda. A ce moment là, Kâlû arriva et dit au roi : « Tu ne me dois plus d'or. » Le brâhmane vint aussi et dit au roi : « L'or que tu me devais, tu ne me le dois plus » Le roi répondit : « Maître, je t'en prie, Pour quelle raison prendrais-je le bien d'un brâhmane ? » Le roi prit alors les bracelets d'or que la reine avait aux poignets et les donna de manière à rembourser sa dette. « J'ai gâché toutes mes ascèses et mes actes de dévotion, j'ai usurpé le pouvoir durant cette existence. » Le sage apparut là où se trouvait le glorieux Harishcandra. « Ecoute Harishcandra, maître de la terre, dit-il, retourne vite en ton royaume ! » Le roi dit : « Maître, je t'en prie, trésor d'ascèse, dis-moi comment s'est passé ton règne ? » « Ce n'est pas la peine, dit le sage. Roi, retourne sans tarder en ton royaume ! » Le roi s'en alla avec sa femme et son fils. Le sage avait l'esprit joyeux et le visage souriant. Le souverain arriva à Ayodhyâ et fit le sacrifice royal (*râjasûya*)⁴⁶.

Un dernier contretemps pour Harishcandra (vers 349 à 386)

Il confia la charge du royaume à son fils, puis s'en alla pour l'autre monde. Les chiens, les chats et tous les autres animaux, tous entrèrent dans le monde Vaikuntha. Le dieu Gadâdhara⁴⁷, que cela avait rendu furieux, fit appeler Nârada, le meilleur des sages⁴⁸.

« Le roi Harishcandra est en train de souiller le paradis ! » A ces mots le sage s'en alla prestement. L'ascète qui faisait raisonner sa *vînâ* vit le roi arrivant dans son char au paradis. Le roi le salua et dit : « Je me rends au paradis. » Le sage répondit : « Quel acte vertueux te vaudrait l'entrée en ce lieu ? » L'intelligence du roi alors se changea en sottise et il se mit dresser la liste de tous ses mérites : « J'ai fait creuser des bassins, des puits et des étangs en divers endroits, j'ai construit des barrages et planté de nombreuses rangées d'arbres, l'ascète Vishvâmitra, ce trésor d'ascèse, a pris mon royaume, je lui ai versé son or en vendant ma propre personne ! » Le char descendait au fur et à mesure que le roi énumérait ses mérites. Attristé de voir son char descendre, désespéré, il ne dit plus ni bien ni mal. Au paradis, tous les dieux se concertèrent pour savoir de quoi se nourrirait la troupe du roi. Les céréales que l'on utiliserait pas après la récolte seraient données à la troupe de Harishcandra. Ainsi le surplus des céréales récoltées dans les champs sera servi à l'armée de Harishcandra. Après avoir enlevé leurs habits neufs avec soin, l'armée du roi mit des vêtements qu'on leur donna⁴⁹. Tous les dieux établirent cette règle et Harishcandra resta à mi-chemin entre ciel et terre. Il ne pouvait ni se rendre au paradis, ni redescendre sur terre. Le roi Harishcandra resta à mi-chemin. Le *pandit* Krittivâs, très habile poète, a chanté dans l'*Âdikânda* l'histoire de Harishcandra.

Notes

¹ Cet article est issu d'une étude pour un mémoire de maîtrise effectué sous la direction de Philippe Benoît à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales de Paris. Je tiens à remercier France Bhattacharya et Philippe Benoît pour leurs conseils et le soutien qu'ils ont apporté à mes recherches.

² Les références au *Râmâyana* de Vâlmîki renvoient à la traduction française établie sous la direction de Madelaine Biarreau et Marie-Claude Porcher, *Le Râmâyana de Vâlmîki*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1999.

³ Cf. Madelaine Biarreau, *Le Mahâbhârata*, (2 volumes), Editions du Seuil, Paris 2002.

⁴ L'édition du *Râmâyana* de Krittivâsa que nous avons utilisée n'est pas critique. Le texte établi par Harekrishna Mukhopadhyay reflète une lecture moderne du *Râmâyana* bengali. Sur le plan de la structure cette édition repose largement sur celle de la mission de Serampore de 1803. Krittivâsa, *Râmâyana Krittivâsa viracita*, éd. Harekrishna Mukhopadhyay, Sahitya Samsad, Kolkata 2002. (Réimpression)

⁵ Les *Brâhmana* sont des « répertoires d'observations théologiques » se rapportant aux textes du Veda. Cf. Louis Renou et Jean Filliozat (dir.), *L'Inde Classique*, volume I, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, Paris 1985, § 561-575.

⁶ *Aitareyabrâhmana* VII. 3. L'histoire est connue sous deux noms différents : *Shunahshepopâkhyâna* ou *Harishcandropâkhyâna*. Dans les œuvres postérieures, la figure de Harishcandra restera étroitement liée à la royauté et il est souvent présenté comme étant un des deux rois à avoir fait exécuter le sacrifice du *râjasûya*, ou « grand sacrifice royal », que seul les prétendants au règne sur la terre entière pouvaient pratiquer. L'autre roi à avoir pratiqué ce sacrifice est Dharmaputra. Cf. *Mahâbhârata, Sabhâ parva* 11.53 et suiv.

⁷ *DBP. skandha* 7. Dans le *Mârkandeya-purâna.*, on ne trouve que la deuxième partie, celle présente chez Krittivâsa.

⁸ *DBP. 7. 28, 42-43.*

⁹ Cf. D.C. Sen, *History of Bengali language and literature*, Gian PubliShing House, New Delhi, 2^{ème} édition 1986.

¹⁰ Les *Pâncâlî* sont de longs poèmes narratifs destinés à être psalmodiés en publique lors de célébrations religieuses. Les psalmodies de *Pâncâlî* étaient souvent accompagnées de théâtres de marionnettes et de danses. Cf. Sukumar Sen, *Bângâlâ sâhityera itihâsa (BSI)*, vol. I pp. 103-104.

¹¹ A propos de cette version, Sukumar Sen remarque que le récit s'est d'abord répandu de parmi les desservants de temple et a ensuite pris une forme littéraire vers le XVII^e siècle. S. Sen, *BSI*. vol. II p.47-50.

¹² *Kavi Krittivâsa sangkalana grantha*, 1989, p.193.

¹³ Cf. *Râmâyana* 1. 34.

¹⁴ Dandin, *Histoire des dix princes*, traduit du sanscrit par Marie-Claude Porcher, Gallimard, Connaissance de l'Orient, Paris 1995, p. 69.

¹⁵ L'orgueil (*mâna, darpa*) est un des vices royaux mentionnés par les traités (Manu 7. 39 et suiv.). Le thème du souverain provoquant sa propre perte en raison d'un orgueil excessif est récurrent dans la littérature indienne.

¹⁶ *Râmâyana Krittivâsa vircita*, pp. 8-13. Les sous-titres ont été ajoutés par le traducteur.

¹⁷ Roi de la dynastie des Kuru, donc de la lignée lunaire (*Candravamsha*). Râma et Sitâ appartiennent aussi respectivement aux lignées solaire et lunaire. Le public averti est donc en mesure de déceler le parallèle suggéré entre l'histoire périphérique de Harishcandra et le récit central de la geste de Râma.

¹⁸ Il y a ici un jeu de mot (*shlesha*) sur le terme *bhavyâ* qui peut signifier « bien éduquée, distinguée » et qui est aussi un épithète de Pâravtî, la parèdre du dieu Shiva. Le jeu de mot est d'autant plus pertinent que Shaivyâ est un dérivé au féminin formé sur le nom Shiva.

¹⁹ Ruhidâsa est le *tadbhava* de Rohitâshva qui est le nom du fils de Harishcandra dans les *Brâhmana* et les *Purâna*. Un peu plus loin dans le texte il est aussi appelé Ruhita.

²⁰ « Celui qui conquiert les citadelles », le dieu Indra.

²¹ La cueillette de fruits et de fleurs est considérée comme un acte violent, et Manu préconise la récitation d'un millier de versets védiques à celui qui voudrait expier une telle faute (Manu, 11. 143).

²² Gâdhi était un souverain de la lignée de Kusha qui régnait sur la cité de Mahodayapura (Kanauj). Son fils Vishvâmitra est donc issu d'une lignée royale et appartenait originellement à la classe des *kshatriya*. Après avoir pratiqué une ascèse terrible, il parvint à obtenir le statut de brahmane (*Râmâyana*, 1. 57-65 ; cf. note suivante).

²³ Le chapitre 7 des lois de Manu évoque le devoir de modestie du souverain et vante les vertus de l'humilité en évoquant, parmi d'autres, l'exemple du 'fils de Gâdhi', Vishvâmitra (Manu 7. 39 et suiv.).

²⁴ Unité de poids : 1 *tolâ* = 11, 664 gr.

²⁵ Ce terme désigne l'honoraire perçu par un brahmane pour la conduite d'un sacrifice ou la dispense d'un enseignement. Aussi un don en nature doit être accompagné d'une *dakshinâ*.

²⁶ 1 *koti* = 1 million. L'unité n'étant pas précisée, ce chiffre n'est donné que pour exprimer l'importance de la dette contractée par Harishcandra.

²⁷ Autre nom de Vârânaśi (Bénarès).

²⁸ Notons le changement de statut de Harishcandra qui était roi et qui se fait renonçant par la force des circonstances. Ce changement est mis en avant par Vishvâmitra qui lui attribue l'épithète *tapodhana* (trésor d'ascèse), à la place de *yashodhana* (trésor de gloire) rencontré précédemment.

²⁹ *Dvija*, terme utilisé ici pour désigner le brâhmane.

³⁰ « *trina bândhi sândhâila hâter bhitare* » Nous ne sommes pas parvenu à trouver la signification de l'acte de nouer les brins d'herbes ; cela était-il un signe marquant le passage de la situation d'homme libre à celle d'esclave ?

³¹ Le mot traduit ici par esclave est « *naphara* ». On peut noter l'usage d'un terme d'origine arabo-persane (peu présents dans le reste du texte) et non pas le sanscrit « *dâsa* » auquel on pourrait s'attendre. Ceci est d'autant plus surprenant que l'on a le féminin « *dâsî* » dans le cas de Shaivyâ. Cette différence est-elle due au fait que Shaivyâ ait été employée par un *pandit* et Haishcandra par un *hâri* ? Ou bien, ce choix marque-t-il une différence dans le statut des deux époux, la femme travaillant dans le domaine domestique et l'homme dans le domaine public qu'est le Ghât de crémation ? On peut aussi mentionner que le commerce des esclaves se développa au Bengale suite au règne du sultan Rukn al-Din Barbak Shah (1459-1474) qui fit venir un nombre important d'esclaves d'Afrique orientale. Ce commerce étant en partie géré par les musulmans, il est probable que le mot arabo-persan « *naphara* » ait remplacé le terme sanscrit « *dâsa* » dans l'usage courant. Cf. R.C. Majumdar, *Bânglâ deshera itihâsa*, General Publishers, Kolkata 1998, pp. 288-289.

³² Dans les versions purâniques, il est dit que c'est un *candâla* ou hors-caste appelé Pravîra (« Grand héros »), nom plus flatteur que Kâlû qui est un terme péjoratif pour désigner quelqu'un ayant la peau

noire. Selon les *Purāna*, ce *candāla* est en réalité le dieu Dharma en personne, et le brâhmane qui acheta Shaivyā n'était autre que Vishvāmītra. Krittivāsa dit qu'il est Hāri, ce mot, dérivé de *hāra* « l'os », rappelle le « collier de cadavres dont il est paré » dans le *MP*. (*MP*. 27. 81-83).

³³ « Hare » est en sanscrit le vocatif de Hari.

³⁴ Ce nouveau nom qui signifie « l'esclave de Hari (Vishnu) » marque son changement de statut.

³⁵ 1 Kāhana = 1280 *koris*. Le *kori* est un petit coquillage utilisé comme monnaie.

³⁶ En Inde, le chignon est la coiffure caractéristique des ascètes.

³⁷ Les bateliers ont pour tâche de jeter au milieu du fleuve les parties du corps qui n'ont pas été totalement carbonisées. Ils interviennent aussi quand on immerge les corps d'individus ne devant pas être brûlés (femmes enceintes, enfants, saints).

³⁸ Unité de poids aujourd'hui inusitée correspondant à 1/40 de *man* (1 *man* = 82 livres).

³⁹ 1 *poṣā* = 1/4 de *sera*.

⁴⁰ *Āṅkari* : perche au bout de laquelle est fixée une serpe utilisée pour la cueillette.

⁴¹ Les *jâtî*, *yūthi* et *mallik* sont trois fleurs de la famille du jasmin et les *rangana* sont les ixias, fleurs décoratives voisines de l'iris.

⁴² Les *pārijātas* (*erythrina indica*) sont de fleurs rouges, les *campaka* (*michelia champaca*) sont des fleurs de la famille des magnolias et le *kāñcana* sont de fleurs de couleur dorée.

⁴³ *Nārāyana* est un des noms de Vishnu.

⁴⁴ *kārshāpana* est le *tatsama*, ou forme bengalie correspondant au sanscrit, de *kāhana* rencontré plus haut.

⁴⁵ Autre nom pour désigner Yama, le dieu de la mort.

⁴⁶ Ce sacrifice est pratiqué par les rois destinés à régner sur la terre entière.

⁴⁷ « Le porteur de la massue », autre nom de Vishnu.

⁴⁸ *Nārada* est le musicien et le messager des dieux.

⁴⁹ Si l'on traduit littéralement, le texte nous dit : « et ils mirent ces habits là » Cette expression pour le moins elliptique est peut-être dû à une lacune dans l'édition que nous avons utilisée.

Références bibliographiques

Aitareyabrâhmanântargatam Harishcandropākhyāna. 1989. éd. Umâshankarasharmâ. Vârânâsî : 'Rishi' Caukhambâ Vidyâbhavana.

Dandin. 1995. *L'histoire des dix princes*, traduit du sanscrit par Marie-Claude Porcher, Paris : Gallimard Connaissance de l'Orient.

Devîbhâgavatapurānam, 2000. éd. Nâgasharanasimha, New Delhi : Nag Publishers.

Krittivāsa, *Rāmāyana Krittivāsa viracita*. 2002. éd. Harekrishna Mukhopadhyây, Kolkata: Sâhitya Samsad. 4^{ème} édition.

Manusmriti, The laws of Manu, 1991. trad. anglaise par Wendy Doniger et Brian K. Smith. New Delhi : Penguin Classics.

Mârkandeyamahâpurānam. 1989. éd. Nâgasharansimha. New Delhi : Nag Publishers.

Renou, Louis et Jean Filiozat. 1985. (dir.) *L'Inde classique*. Paris : Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve.

Sen, Dinesh Candra. 1986. *History of Bengali Language and Literature*. New Delhi: Gian Publishing House. 2^{ème} édition.

Sen, Sukumar. 2000. *Bângâlâ sâhityer itihâsa*. Kolkata : Ananda Publishers. 5^{ème} édition, 1407 B.A.. vols 1 et 2.

Vâlmîki. 1999. *Le Râmâyana de Vâlmîki*. traduit du sanscrit sous la direction de Madeleine Biarreau et de Marie-Claude Porcher avec la collaboration de Philippe Benoît, Brigitte Pagani, Bernard Parlier, Jean-Michel Peterfalvi et Alain Rebière. Paris : Gallimard Bibliothèque de la Pléiade.

Profil

Doctorant à la IV^e section (Sciences Historiques et Philologiques) de l'Ecole Pratique des Hautes (Paris) sous la direction de Françoise Delvoye.